

Entretien paru sur le Figaro Vox le 7 novembre 2019

Mathieu Bock-Côté: «C'est dans les sciences sociales que s'élabore et se radicalise l'idéologie dominante»

FIGAROVOX/GRAND ENTRETIEN - L'historien du genre Christopher Dummitt a confessé le manque complet de sérieux de ses propres travaux. Le sociologue Mathieu Bock-Côté décrypte ces aveux, et critique l'obsession déconstructiviste, qui jouit à l'université du même monopole que jadis le marxisme.

Propos recueillis par [Paul Sugy](#)

FIGAROVOX.- Dans des confessions publiées par Quillette et [traduites en français par Le Point](#), l'historien du genre Christopher Dummitt reconnaît le manque complet de sérieux de ses propres travaux, qui tendaient à démontrer historiquement la thèse «socio-constructiviste» selon laquelle le masculin et le féminin ne sont que des constructions sociales. Cet aveu affaiblit-il l'ensemble des «gender studies»?

Mathieu BOCK-CÔTÉ.- Le témoignage de Christopher Dummit est fascinant, assurément. Il est surtout d'une lucidité totale en expliquant comment fonctionnent les codes de la validation «scientifique» et de la reconnaissance professionnelle dans l'université contemporaine. Il nous montre comment devenir un savant officiel du régime diversitaire. On a l'impression de lire un homme qui sort d'un système idéologique étouffant et veut s'arracher à une culture du mensonge institutionnalisé. À chaque époque son *Autocritique*, pourrait-on dire, pour peu que l'on se souvienne de ce très grand livre d'Edgar Morin. Mais ce témoignage fragilisera-t-il les «gender studies»? J'en doute! Ce n'est pas la première fois qu'on révèle au grand jour la dérive idéologique d'une partie du monde académique. On se rappellera des *Impostures intellectuelles* de Sokal et Bricmont et plus récemment, en 2018, [de la publication d'articles loufoques dans des revues apparemment sérieuses par des universitaires soucieux d'en dévoiler le caractère frauduleux](#). Les promoteurs et militants de la théorie du genre ne seront aucunement affectés par ces révélations. Ils traiteront cela au mieux comme une histoire banale, amplifiée par des médias conservateurs et réactionnaires peu recommandables. Peut-être reprocheront-ils à Dummitt d'avoir «dérivé à droite»? Au pire, ils feront semblant que cela n'a jamais existé.

C'est que la critique de l'idéologie du genre se situe à l'extérieur du périmètre de la respectabilité académique. Qui s'y risque court le danger d'être rejeté de la communauté académique. La vision du monde sur laquelle elle repose domine les milieux intellectuels. Le biais progressiste des sciences sociales n'est pas à la veille de se dissoudre. On ne sous-estimera pas son effet sur la culture contemporaine, toutefois, tant elle est relayée par les médias et les grandes administrations, qu'elles soient publiques ou privées. Elle déstructure des repères élémentaires et contribue à une forme d'effritement dramatique de la subjectivité, qui défragmente à l'infini, et cela, jusqu'à l'absurde. Il suffit de faire le décompte des identités de genre disponibles aujourd'hui pour constater que nous sommes entraînés dans une dynamique régressive qui ne sait plus s'arrêter. Néanmoins, l'homme ordinaire continue de résister à cela, malgré la campagne de harcèlement médiatique permanente menée contre lui pour le faire passer pour un réactionnaire croulant et un transphobe répugnant. Certes, d'une époque à l'autre, la signification du masculin et du féminin a varié mais aucune civilisation n'a jamais envisagé un instant leur abolition. C'est

qu'il suffit de vivre dans le monde réel pour redécouvrir cette évidence absolue: un homme n'est pas une femme.

Christopher Dummitt raconte comment, partant d'une idée de départ qu'il n'a en réalité jamais démontrée, il a par la suite «tout inventé de A à Z». Mais comment est né, précisément, cette idée de départ, celle selon laquelle le genre est seulement une construction sociale et non le fruit d'une réalité biologique?

Je reprends votre question: comment une telle représentation du monde a-t-elle pu se déployer aussi librement au cours des dernières décennies? Permettez-moi un premier fragment d'explication un peu méchant: il ne faut jamais oublier que l'effondrement de la culture générale et des humanités classiques frappe aussi les milieux intellectuels, qui n'ont souvent plus pour savoir qu'un discours idéologique assez simpliste, donnant à ceux qui s'y rallient le sentiment de comprendre le monde... en plus de les situer du bon côté de l'histoire. Plus la culture authentique s'effondre, plus l'idéologie peut imposer sa loi. Il y a dans le milieu académique une forme de pédantisme de classe mondiale, où on voit des idéologues militants se prenant pour des chercheurs nobélisables se donner ensemble du «cher collègue» dans un esprit de sérieux désarçonnant. On voudrait rencontrer d'authentiques *scholars*, on se retrouve avec des cuistres.

Mais il faut aller plus loin. La théorie du genre représente le point d'aboutissement de la tendance constructiviste des sciences sociales, qui décrète le caractère absolument artificiel de toutes les formes historiques et sociales. La thèse est simple: tout est un construit social et tout peut être déconstruit. La société peut être intégralement reprogrammée. Les conventions sociales sont absolument arbitraires et ce qu'on prenait encore hier pour le sens commun ne serait en fait qu'un résidu du vieux monde, un amoncèlement de préjugés à déconstruire une fois pour toutes. Derrière les constructions sociales, il n'y aurait qu'un flux insaisissable. Toute forme d'identité substantielle, nouée dans l'histoire et appuyée sur la nature, est perçue comme une assignation identitaire autoritaire, qu'il faudrait renverser pour permettre à la subjectivité de s'émanciper. On comprend dès lors pourquoi le concept de fluidité identitaire prend tellement d'importance dans ce contexte. À chaque époque son lyssenkisme!

En fait, la théorie du genre est bien représentative de ce que j'appelle le fondamentalisme de la modernité. Elle représente une pathologie du rationalisme moderne, qui avait formulé le projet d'une connaissance scientifique intégrale de la société, mais qui se laisse gagner par une certaine forme d'hubris. À travers tout cela, l'intelligence s'emporte et l'homme se laisse gagner par la tentation du démiurge: il n'entend plus seulement aménager le monde, le transformer, l'améliorer, le réformer, mais le recréer intégralement, par la seule puissance de sa volonté. Il s'agit, au sens propre, d'un délire de toute-puissance qui repose sur un oubli de la finitude. Il n'y a plus de mystère du monde, non plus qu'un fond d'opacité au cœur de la société: la sociologie contemporaine croit rendre la société absolument transparente à elle-même en dévoilant tous les mécanismes qui la constituent. Le réel, ici, n'est qu'un fantasme réactionnaire et la nature, une fiction idéologique au service du patriarcat. On l'a compris, les sexes n'existent pas - ils n'existent plus qu'à la manière de résidus biologiques. Vous noterez qu'on décrète aussi l'inexistence des peuples, des nations, des civilisations, des religions. Il y a là un fantasme de table rase et une absence terrifiante de modestie intellectuelle. Vous l'aurez compris, le constructivisme, à tout le moins dans son expression la plus simpliste et la plus militante, représente la condition de possibilité théorique du totalitarisme.

Devant cela, il faut rappeler que les meilleurs esprits ont rappelé les limites du rationalisme dans les sciences sociales. La société ne peut jamais être intégralement connue. C'est ce que nous

disait Friedrich Hayek, qui nous rappelait qu'une société n'était jamais le fruit d'une planification rationnelle intégrale et que la connaissance que pouvait en avoir l'homme était toujours partielle et limitée. C'est ce que nous disait Fernand Dumont qui nous rappelait qu'aucune société n'était absolument transparente à elle-même et que la culture comporte une dimension irréductiblement symbolique, qui ne se laisse pas manipuler selon les codes de l'ingénierie sociale. C'est ce que nous disait Paul Ricoeur qui parlait du noyau éthico-mythique de chaque peuple et de chaque civilisation. J'ajouterais: c'est ce que nous apprend la littérature en tant que manière d'aborder le monde. Il faut se délivrer non pas de la raison, évidemment, mais d'un rationalisme asséché, qui s'illusionne sur ses propres moyens, et qui est déserté par la vie. Il faut se délivrer, en fait, de ce faux savoir idéologique qui se retourne contre le monde dont il prétend révéler le fonctionnement secret alors qu'il nous condamne à ne plus rien y comprendre.

«L'histoire, écrit encore Christopher Dummitt, a ceci de merveilleux qu'elle est immense». Le recours à l'exemple historique peut donc venir au secours de n'importe quelle thèse?

On connaît la célèbre phrase de Paul Valéry: «L'histoire justifie ce que l'on veut. Elle n'enseigne rigoureusement rien, car elle contient tout, et donne des exemples de tout». Mais ne soyons pas aussi sévères.

Chez les esprits peu rigoureux, l'histoire autorise certainement n'importe quoi. Mais il ne faut pas se soumettre à leur bêtise! Je ne bannirai jamais le recours à l'histoire. On peut en faire un bon usage, surtout si on croit aux permanences humaines. Dès lors, l'histoire devient le plus formidable laboratoire pour observer les comportements humains au fil des siècles. C'est en se tournant vers elle qu'on peut se livrer aux méditations politiques et morales les plus fécondes, [comme le rappelait et le démontrait Michel de Jaeghere dans son magnifique ouvrage *La compagnie des ombres*](#).

Mais je comprends que votre question porte sur l'usage sans rigueur ni bon sens de quelques exemples historiques glanés ici et là, hors de leur contexte, par certains chercheurs aussi militants qu'incultes. Ceux-là, évidemment, dégradent les disciplines dans lesquelles ils s'engagent. D'ailleurs, on retrouve chez certains historiens cette même furie déconstructrice qui domine la sociologie.

L'historien illuminé par le dogme constructiviste se penche sur le passé sans prudence et décrète irrecevables toutes les significations héritées de la tradition ou venues des grands textes. Il se penche sur le passé avec la certitude d'en révéler la signification authentique. Il le soumettra à ses catégories idéologiques. Il s'imagine destructeur de mythes alors qu'il ne fait que fabriquer dans le passé de nouveaux mythes conformes aux exigences idéologiques du régime diversitaire - car ne l'oubliions pas, les déconstructeurs réduisent l'héritage en poussière mais prétendent fabriquer une nouvelle mémoire. Il suffit de voir le regard qu'il porte sur la construction des nations ou sur les relations entre les grandes civilisations pour s'en convaincre. Ou alors, il se tourne vers le passé à la recherche de salauds à dégommer. C'est celui que l'essayiste québécois Martin Lemay a surnommé «l'historien chasseur de prime».

Ce débat méthodologique jette plus largement le discrédit sur l'ensemble des sciences sociales. Vous êtes vous-même sociologue: les sciences sociales peuvent-elles être autre chose qu'une entreprise de légitimation des postulats avancés par l'idéologie dominante?

En fait, c'est dans les sciences sociales que s'élabore et que se radicalise d'une décennie à l'autre l'idéologie dominante de notre temps. En d'autres mots: elles ne légitiment pas seulement

l'idéologie dominante, elles la produisent en fabriquant les concepts et les représentations du monde qui permettent à la modernité de se redéployer jusqu'à perdre ses ancrages dans la nature humaine, en poussant toujours plus loin la désincarnation de l'homme. Il y a quelques années encore, et Dummitt nous le rappelle, la théorie du genre était une excentricité académique. C'est aujourd'hui la matrice à partir de laquelle le système médiatique pense le masculin et le féminin et plus largement, travaille à dissoudre toutes les identités. Évidemment, on trouve dans les sciences sociales comme ailleurs des dissidents, des penseurs qui refusent de voir le monde avec les lunettes théoriques de leur milieu. Mais les institutions sont ainsi organisées que ceux qui pensent en marge des catégories dominantes ont peu de chance de s'y faire une place, à tout le moins en début de carrière. Un jeune chercheur qui s'opposerait ouvertement à la théorie du genre, pour reprendre notre exemple, aurait peu de chance d'être admis dans l'université. De même, s'il s'oppose à l'idée selon laquelle les nations ne sont que des constructions sociales à déconstruire, il peinera à se faire une place, à faire carrière. Alors la plupart donnent les gages qu'il faut donner et envoient des signes ostentatoires d'adhésion au discours dominant. Ils empruntent ses concepts, ils reprennent ses cadres d'analyse. Et un jour, ils finissent par y croire. Ils adoptent les convictions de leur stratégie de carrière. Et c'est ainsi qu'ils entrent dans le cercle privilégié des «chers collègues». Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir la force de résister. Toutefois, au cours de leur carrière, certains universitaires peuvent en venir à rompre avec les contraintes idéologiques de leur milieu, mais généralement, ils en paient le prix d'une manière ou d'une autre. Dans leur département, on pourra même les traiter comme des parias. Ils attireront de moins en moins d'étudiants. Certains s'entêtent et produisent alors une œuvre qui, justement, contribuera à renouveler notre compréhension de la société. Comme l'écrivait Julien Freund, «le courage se manifeste aussi dans des circonstances obscures, humbles et triviales, d'une réunion universitaire».

Quelle est la nature des vérités qu'apportent l'histoire ou la sociologie? Ces sciences ont-elles quelque chose à nous apprendre?

Ne fermons pas les yeux. Il est vrai que la sociologie universitaire est aujourd'hui une discipline militante qui cherche à se faire passer pour scientifique. On trouve la même tendance trop souvent en histoire, même si j'ai tendance à croire qu'elle résiste mieux à cette tentation. Mais ne renonçons pas au beau projet des sciences sociales, qui contredit moins celui des humanités qu'il ne le décline autrement. L'histoire, comme la sociologie, contribuent à la connaissance de l'homme et des cadres sociaux dans lesquels il se déploie. La première, me semble-t-il, peut nous éduquer sur la liberté humaine et les passions qui l'emportent, en plus de méditer sur ce qu'on appelait la longue durée des peuples et des civilisations. La seconde nous renseigne sur les structures sociales et les différents déterminismes, matériels ou immatériels, pratiques ou symboliques, qui conditionnent notre liberté, sans jamais l'abolir. En cela comme en toutes choses, le véritable critère qui doit nous orienter est celui de la rigueur méthodologique, de l'honnêteté intellectuelle et de l'authentique érudition.

L'histoire comme la sociologie ont accouché de grandes œuvres. Prenons le cas de l'histoire: sans même parler des grands classiques comme Tite-Live, Plutarque, Taine, Michelet ou Renan, plusieurs historiens contemporains nous offrent des lumières absolument précieuses pour comprendre notre monde. J'en mentionne quelques-uns, récemment décédés ou encore vivants, dans des domaines de la recherche historique qui me sont un peu familiers: Philippe Ariès, Raoul Girardet, Patrice Gueniffey, Pierre Nora, George Nash, Olivier Dard, Éric Bédard, Charles-Philippe Courtois. Je pourrais en nommer tant d'autres. De nombreux historiens demeurent admirablement fidèles aux exigences les plus élevées de leur discipline. Ils démontrent par l'exemple la grande valeur de la connaissance historique. Faisons le même exercice pour la

sociologie. On y trouve aussi des classiques: Durkheim, Weber, Pareto, Burnham, Freund. On y trouve aussi de grands contemporains comme Marcel Gauchet, Jean-Pierre Le Goff, Paul Hollander, Philippe D'Iribarne, Paul Yonnet, Pierre-André Taguieff, Laurent Bouvet, Fernand Dumont, Jacques Beauchemin ou Joseph-Yvon Thériault. Je pourrais évidemment en nommer d'autres. Vous me direz que ces derniers ne sont pas que sociologues. C'est vrai. Mais en dernière instance, le travail intellectuel devrait transcender les distinctions trop rigides entre les disciplines académiques. Rappelons-nous simplement l'exemple de François Furet: c'était un historien, certes, mais c'était surtout un historien-philosophe. On pourrait dire la même chose de bien des auteurs que je viens de nommer.

Christopher Dummit s'inquiète du manque de dialogue dans la recherche scientifique: un «point de vue hégémonique» tend, selon lui, à prendre le dessus. Partagez-vous sa crainte? Y a-t-il en sciences sociales des points de vue devenus irréfutables?

En Amérique du Nord, l'université est cadenassée idéologiquement. Il semble que ce soit le cas aussi en Europe occidentale. Je l'ai dit: on ne peut sérieusement y entrer et y faire carrière sans donner des gages à ce qui se fait passer pour le consensus scientifique dominant. Cela ne date pas d'hier. Hier, il fallait être marxiste, aujourd'hui, il faut être diversitaire. Le progressisme change de discours pour se légitimer scientifiquement mais demeure la matrice dominante du savoir académique en sciences sociales. Mais notez que la chose est vraie en philosophie politique aussi, qui a été dévastée par Rawls et plus encore par les rawlsiens. La philosophie politique s'est transformée en exercice spéculatif stérile et terriblement déréalisé. Les espaces institutionnels où la pensée peut s'exprimer sont de moins en moins nombreux. De là la nécessité de garder vivants des lieux voués au travail de la pensée qui se dérobent aux exigences idéologiques de la rectitude académique. Une revue comme *Le Débat* joue de ce point de vue un rôle absolument essentiel dans la vie intellectuelle française. On pourrait dire la même chose de *Commentaire*. C'est souvent là qu'on trouve la pensée la plus féconde, la plus riche. Je ne veux pas désespérer de l'université, toutefois. Elle devrait être le lieu d'aboutissement naturel des vocations intellectuelles, et on peut espérer qu'elle le redeviendra. Mais j'ai tendance à croire que les sciences sociales, dont le projet me semble fondamental, devront se refonder philosophiquement pour être fidèles à leurs ambitions.